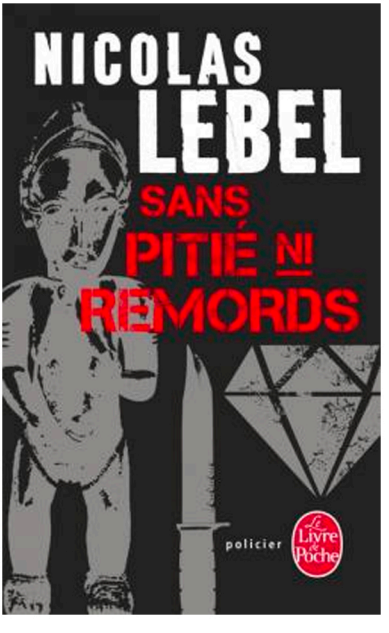
NICOLAS LEBEL

Le Livre de Poche

Sans pitié ni remords



Le Livre de Poche remercie les éditions MARABOOKS pour la parution de cet extrait

© Marabout (Hachette Livre), 2015.
ISBN : 978-2-253-09249-0 – 1re publication LGF

À Isabelle parce que je l'aime.

« Ainsi, ce sont bien nos ancêtres
qui sont à l'origine de nos mauvaises passions !
Le Diable, sous l'apparence du babouin,
est notre grand-père. »
Charles DARWIN

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent. »
Charles BAUDELAIRE

« La guerre, c'est comme la chasse,
sauf qu'à la guerre, les lapins tirent. »
Charles DE GAULLE

« J'ai des atomes crochus avec les Arabes.
Je dois même avoir du sang arabe. »
Charles PASQUA

LIVRE I

Temps de deuil

Vendredi 11 novembre

10 h 16, arc de triomphe du Carrousel, Paris

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort[1].

Mehrlicht exhala la fumée de sa Gitane. Il la sentit filer sur sa joue et s'évanouir derrière lui. Son pouls battait fort dans sa gorge au rythme de ses pas sur l'allée de gravier. Son téléphone collé à l'oreille, il parvint enfin à l'arc de triomphe du Carrousel. Il examina l'ouvrage massif à la gloire de Napoléon Bonaparte, l'empereur qui avait mis l'Europe à genoux. Un monument de plus pour célébrer la guerre. Au-delà, le Louvre resplendissait sous la lumière crue d'un soleil pâle qui jouait avec les angles de la pyramide de verre. Le capitaine s'arrêta et tourna sur lui-même ; l'automne avait dépouillé les arbres et les buissons du jardin des Tuileries ; rien ne bloquait véritablement la vue. Parmi

1. Tous les vers en exergue sont extraits des *Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire.

les quelques badauds qui allaient et venaient, il ne parvenait pas à identifier son interlocuteur. Pourtant il était bien au lieu du rendez-vous dans ce vaste espace presque vide.

— J'y suis ! Allô ? J'y suis ! coassa-t-il, fébrile.

Il tira sur sa cigarette. Quelques touristes dévisagèrent en passant le petit homme fou qui criait au téléphone et se tournait en tous sens.

— Je sais, mon capitaine…

Le point rouge d'un viseur laser apparut sur sa poitrine et glissa doucement sur son pectoral droit. Mehrlicht sentit son souffle s'arrêter un instant.

— … moi aussi, je suis là.

L'officier de police n'essaya pas de repérer la position du tireur. Il aspira une longue bouffée de son mégot et l'envoya virevolter d'une pichenette. Il expira lentement la fumée de la Gitane, qui s'éleva dans l'air froid de novembre vers le ciel.

Mercredi 9 novembre

Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où comme des remords se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts
les plus chers.

Vus du ciel, ils devaient dessiner un *smiley* bizarre. Debout en arc de cercle, Mehrlicht, Dossantos, Latour, Matiblout, Carrel et deux autres pékins en formaient le sourire. Le prêtre et le fossoyeur en face d'eux faisaient les yeux. Le cercueil, le nez. De là-haut, agglutinés entre les tombes, ils devaient ressembler à un tas de mouches, dans leurs vêtements sombres qu'animait par instants le vent de novembre.

Ils étaient venus mettre en terre le capitaine Jacques Morel, leur collègue du commissariat du XIIe, leur ami Jaco, qu'ils avaient accompagné tout au long de son agonie cancéreuse, jusqu'à la fin. Jacques avait lui-même organisé son enterrement, sans chichis, sans levée publique du corps, ni chapelle ardente : juste un faire-part leur donnant rendez-vous à 10 heures précises rue Émile-Richard, à la porte est du cimetière du Montparnasse. Dossantos, Latour et Matiblout étaient

arrivés ensemble du commissariat avec une voiture de fonction qu'ils avaient à regret abandonnée sur un emplacement de livraison, parce qu'il est plus facile de se faire inhumer à Paris que de s'y garer. Dos-santos, qui pour l'occasion portait une veste sombre et un col roulé noir, avait foncé vers Mehrlicht et, de son mètre quatre-vingt-quinze, lui avait lancé un viril « On est là, Daniel », comme s'ils partaient à la guerre. Latour, plus réservée, avait juste souri à son chef de groupe, et ses yeux bleus avaient suffi : ses deux lieutenants avaient chacun leur manière de dire qu'ils étaient là pour Jacques, mais aussi pour lui. Puis les autres étaient arrivés à leur tour. Mehrlicht n'avait pas été surpris du petit nombre de personnes présentes. Le capitaine de police avait même craint qu'il n'y eût que des flics à l'enterrement de son copain. S'il s'était réjoui de voir deux anonymes, deux trentenaires, l'un portant barbiche et lunettes, l'autre une chemise de bûcheron, il n'avait pas trouvé la force de s'adresser à eux. Le père Théo Pigglip, un homme d'au moins soixante-dix ans qui avait un corps d'enfant et des cheveux grisonnants hirsutes, était alors apparu dans une robe blanche couverte d'une chasuble violette assortie à sa couperose. Nimbé de vinasse, il s'était aussitôt présenté à eux. Mehrlicht et Carrel en étaient restés abasourdis. Il n'y avait pas plus bouffeur de curés que Jacques. Pourquoi en avait-il loué un pour ses propres obsèques ? Ballottant entre les stèles, le prêtre rougeaud les avait invités à le suivre jusqu'à la tombe où patientaient le cercueil et le fossoyeur. Il s'agissait d'une étroite parcelle engoncée entre deux sépultures, l'une consistant en une maisonnette de ciment, l'autre

en un bloc de pierre ouvragé. Alors ils s'étaient tassés comme ils avaient pu.

Dans un silence absolu, ils regardaient le curé ou examinaient le cercueil sombre aux poignées argentées. Le prêtre ouvrit alors la bible dans laquelle était glissé son texte, et il entama son homélie :

— « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu maître de tout ; justes et droites sont tes voies, ô Roi des nations. Qui ne craindrait, Seigneur, et ne glorifierait ton nom ? Car seul, tu es Saint. » Chers amis, c'est avec cette phrase tirée de l'Évangile qu'au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, nous sommes réunis pour invoquer ensemble le nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, mais aussi la mémoire de Jacques, qui s'est endormi dans la mort après des mois d'une agonie pénible comme en connut pour nous notre Seigneur Christ.

Il marqua une pause pour observer l'assemblée puis reprit :

— Oh ! Jacques a montré bien du courage dans les tourments de la maladie et du désespoir. Sa famille ici présente et ses amis le savent bien.

Mehrlicht releva la tête, piqué au vif par l'inconvenance du propos : Jacques n'avait plus aucune famille depuis bien longtemps. Ce prêtre était le seul à l'ignorer.

— Mon Dieu ! Pourquoi a-t-il tant souffert ? Pourquoi ? Ah ! Tout cela nous semble tellement injuste ! Pourquoi ? Mes amis, la réponse à cette question appartient à notre Seigneur. « Les voies du Seigneur sont impénétrables », dit-on, comme le lierre s'accroche au chêne. Nous devons accepter cette incompréhen-

sion, cette obscurité pour notre bien. Pourquoi ? me demanderez-vous. Ah… Quel vilain mot ! *Pourquoi ?*

Mehrlicht grogna. Carrel et Latour, pressentant l'incident, se rapprochèrent de lui. Le prêtre agita les coudes pour remettre en place sa large robe, ce qui donna l'impression à chacun qu'il entamait *La Danse des canards*. Il n'en fut rien, et il reprit imperturbable :

— Nous devons accepter la parole de Dieu telle qu'elle nous est donnée dans le Livre, sans chialer et sans la questionner.

Il tendit sa bible sous les yeux de chacun. Le lieutenant Dossantos, conquis, opina du chef ; peut-être cet intégriste de la loi avait-il compris que le curé brandissait un Code pénal. Le commissaire Matiblout, respectueux de tout, restait de marbre sous sa Légion d'honneur. Mehrlicht grogna de nouveau. Carrel se pencha vers lui.

— Ce ne sera pas long. Courage !

— J'ai pas mon arme de service. T'aurais pas un flingue à me prêter ? C'est pour un prêtricide… Je vais lui greffer un aller simple en plomb pour l'au-delà, un billet première classe Paris-saint Pierre sans correspondance. Et histoire qu'il soit en règle pendant le voyage, je vais lui poinçonner la chasuble au six-coups. Après, on jette le corps dans le trou, ni vu ni connu…

Le légiste pouffa. Les deux amis se turent de nouveau pour écouter la suite de cette mélopée où le prêtre évoqua une fois de plus la maladie, le courage, le combat, la mort, avant une envolée fantastique sur le Grand Mystère de la Vie Éternelle. Lançant les bras au ciel, il feignait une souffrance résignée et digne pour un

homme qu'il ne connaissait pas et dégoisait un laïus mystique où des formules impersonnelles et prêtes à l'emploi, certainement copiées dans *L'Homélie pour les Nuls*, se mêlaient à ses improvisations extatiques et alcoolisées pour se fondre en un brouet ésotérique auquel il avait plusieurs fois ajouté le nom de Jacques. C'était le mot le plus douloureux à entendre dans le baragouin du prêtre parce qu'il convoquait dans toutes les pensées le visage de l'ami perdu et lui prêtait de nouveau vie l'instant d'un souvenir.

— Nous devons accepter l'obscurité de la parole de Dieu parce qu'elle recèle le mystère de l'éternité.

Certains acquiescèrent poliment. Latour s'inclina vers l'avant et se tourna vers Mehrlicht et Carrel.

— Il fallait qu'il parte dans un feu d'artifice, notre Jaco ! On peut dire qu'il l'a bien trouvé !

Ce ne fut qu'à ce moment que les deux hommes comprirent : Jacques offrait à ses amis le spectacle de ce qu'il vomissait dès que l'occasion se présentait, les « bondieuseries », comme il les appelait, sous la forme d'obsèques croquignolesques au cimetière du Montparnasse. Il n'avait pu se résigner à partir sans un final digne de lui. Mais où avait-il bien pu dégoter cet exalté aviné ? Dans quel monastère brumeux et boueux s'était-il terré jusqu'ici ? Dans quelle chartreuse obscure avait-il distillé le spiritueux qui lui alourdissait les traits et lui allégeait l'âme ? L'espace d'un moment, Mehrlicht l'imagina seul, dans l'étroite cellule de son abbaye, à genoux sur la pierre, se flagellant les flancs à coups de rameau d'aubépine, exhalant une supplique vers Dieu à chaque nouveau sang.

Le petit capitaine sourit et grommela en levant les yeux au ciel :

— Tu dois bien te marrer, là-haut, mon salaud…

Le prêtre poursuivit sa démonstration, plus fort, lançant un index vers l'éther :

— Et c'est auprès de Lui que Charles…

Il regarda ses notes et corrigea :

— … que Jacques s'est envolé pour une vie éternelle. Dieu lui avait préparé une place en Son Royaume depuis toujours. Et peut-être même avant… « La maison de mon Père peut être la demeure de beaucoup de monde », nous dit Jésus. Et à cette heure, Jacques est assis à la grande table du banquet éternel, à la droite du Seigneur, et les anges de miséricorde et de bonté volettent autour de lui en couinant des alléluias.

Il toisa chacun un instant pour maintenir la tension et se mit à beugler :

— Recevez, mes amis, l'amour de notre Seigneur Jésus dans votre cœur, car là est votre héritage à l'heure où ce qui est caché sera révélé ! Amen !

Certains répétèrent :

— Amen.

Le prêtre invita alors le commissaire Matiblout, qui en avait émis le souhait, à dire un mot. Le petit homme massif comprimé dans son uniforme noir à fougères, la casquette sous le bras, se planta près du cercueil. Il sortit une feuille de papier et chaussa ses épaisses lunettes. En quelques phrases, il exprima la fierté de l'Administration et de la Police, et la disparition d'un grand enquêteur. Un salut martial acheva sa prestation et il recula d'un pas avant de rejoindre les autres, qui étaient venus en civil parce qu'ils n'enterraient pas

un collègue, mais un ami. Mehrlicht n'avait d'ailleurs formulé aucune intention de discours. Il lui faudrait plus de temps pour dire adieu à Jacques. Certainement plus de bouteilles aussi. La mort de son vieux copain quelques jours auparavant l'avait dévasté. Il avait mis toutes ses forces, ces derniers mois, à la refuser malgré les bulletins de santé alarmants du médecin, l'évidente dégradation de Jacques et ses ultimatums lorsqu'il le menaçait de rendre l'âme s'il n'apportait pas une bouteille de côte-rôtie à chaque visite… Mehrlicht savait qu'aux obsèques de Jacques, c'était un peu de lui-même, un pan de sa personne, qu'on lui arrachait, qu'on flanquait dans une boîte et jetait dans un trou. Comme au décès de sa femme. Il se disait que les funérailles d'un proche ne sont qu'une répétition générale de notre propre enterrement, à la différence que ce jour-là, ce sont les autres qui pleurent. L'esprit encore brouillé par les vapeurs d'alcool de la veille, le petit homme contemplait sa vie ; il se voyait comme un naufragé surnageant dans une mer démontée, luttant pour échapper à un énorme requin qui progressait en cercles vers lui, avant l'attaque. La mort avait toujours procédé de la sorte avec lui : les cadavres avaient d'abord été des anonymes croisés dans le cadre des enquêtes, puis les cercles s'étaient rétrécis. Sa femme avait succombé à un cancer fulgurant, puis son ami Jacques… La mort était devenue une affaire de famille, et serait bientôt une affaire personnelle : il était le prochain. Prenait-elle une sorte de revanche sur celui qui avait maintes fois entravé son travail ? Était-ce juste le destin de chacun depuis l'aube des temps ? Un jour, c'était un proche. Le lendemain, c'était vous. La mort

forçait chacun à assister à un sketch dont on finissait toujours par être la vedette.

Mehrlicht ferma les yeux. Il s'en voulut tout à coup d'être con, de ne penser qu'à lui au moment où l'on enterrait son copain. Il tourna la tête et regarda Carrel. Le légiste avait un peu discuté avec les deux inconnus qui étaient venus rendre hommage à Jacques. Ils avaient parlé et souri poliment jusqu'au début de la cérémonie. Carrel était maintenant inerte ; on aurait dit qu'il avait posé son menton sur son gros ventre. Le vaste imperméable noir qu'il portait ne réussissait pas à le recouvrir entièrement. Il fixait le cercueil, silencieux, le regard en berne et la peine aux lèvres. Depuis la mort de Jacques, Mehrlicht et lui avaient passé chaque soirée ensemble à se soutenir l'un l'autre, à évoquer leur ami : leurs quatre cents coups au commissariat central du XIIe, les sélections de Mehrlicht à *Questions pour un champion*, leurs bouffes interminables dans les restaurants parisiens, les nuits infinies et infiniment arrosées à refaire le monde, leurs sudokus, leurs mots fléchés, leurs conneries de gamins à l'hôpital qui avaient rendu fous les médecins… Dossantos et Latour s'étaient joints à eux le dimanche soir. Le suivant, ils s'étaient retrouvés tous les deux, mais Latour, inquiète, avait appelé pour prendre des nouvelles du capitaine. Au troisième soir, ils avaient de nouveau vidé tous les deux un nombre scandaleux de bouteilles. Le quatrième, c'était ce soir ; Mehrlicht quittait la capitale et partait chez Mado dans le Limousin.

Un souffle sec et pénétrant fila entre les tombes du Montparnasse, glaçant les pierres et les vivants. Alors le curé fit signe au fossoyeur. Ce dernier acquiesça

et activa un mécanisme : le cercueil s'enfonça lentement sous les gestes saccadés du religieux, qui de son goupillon aspergeait les alentours d'eau bénite. Chacun observa la boîte qui descendait dans le vide dans un soupir de vérin. Et ce fut tout. Le prêtre vint saluer chacun, indiquant ainsi la fin de sa prestation, les invitant à quitter les lieux.

— Acceptez mes sincères condoléances, dit-il à Mehrlicht avec les sourcils en accent circonflexe, comme un cocker en mal de caresses.

Le capitaine au teint verdâtre et à la voix éraflée par le goudron acquiesça de la tête, indifférent. Il fouilla dans sa poche et tira son paquet de Gitanes. Le curé grimaça, ce qui gondola sa couperose. Il hésita à intervenir puis se lança :

— Hum, non ! Vous ne pouvez pas fumer ici.

— Ah ? Vous allez m'excommunier ?

Le prêtre dévisagea le petit homme aux dents jaunies par la cigarette, aux yeux gonflés, à la chevelure filasse et dépouillée, mais il ne trouva aucune trace d'humour dans cette figure abîmée, raturée par la vie et boucanée par le tabac. Il tenta de s'expliquer :

— Le respect dû aux défunts… balbutia-t-il.

— Les morts se fichent bien de moi… autant que de vous, conclut Mehrlicht en se détournant de lui et en allumant sa clope.

Latour intervint à cet instant pour arrondir les angles. Elle remercia le curé pour son très bel hommage à Jacques, assurant que le disparu l'aurait apprécié. Dossantos, à sa suite, confirma les propos de sa collègue, mais lui était sincère.

Le prêtre les invita de nouveau à quitter les lieux ; le fossoyeur serait bientôt rejoint par une équipe et ils achèveraient d'ensevelir Jacques, sans témoins, comme pour un crime parfait. Alors le petit groupe se mit en marche. Mehrlicht jeta un dernier coup d'œil à la pierre tombale choisie par son ami, une stèle noire luisante où l'on pouvait lire en lettres blanches :

Jacques Morel 1958-2014

Cynique jusque dans la mort, il avait fait ajouter au-dessous et en gros caractères, un glaçant « À tout à l'heure ! » qui ne manquerait pas de scandaliser les passants. Puis, en plus petit, un extrait d'un poème de Baudelaire :

« Ô vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux. »

Jacques avait mis le même soin à organiser ses obsèques que sa succession. À sa mort, le personnel de l'hôpital Saint-Antoine avait simplement passé un coup de téléphone, et tout s'était déroulé tel que Jacques l'avait planifié. Le surlendemain, Mehrlicht avait trouvé dans sa boîte aux lettres un faire-part de décès indiquant la date et l'heure des funérailles, et le courrier d'un notaire qui le conviait à l'ouverture du testament. Carrel et les autres n'avaient reçu que le faire-part. Il était vrai que Jacques et Mehrlicht étaient amis bien avant de rencontrer le reste de l'équipe, mais cet isolement soudain avait effrayé le petit capitaine. Alors il n'en avait parlé qu'à Carrel et avait décidé de se rendre seul l'après-midi même chez ce notaire parisien.

— Viens, on va se boire un jus, lui lança tout à coup le légiste.

Mehrlicht sembla s'éveiller. Il regarda sa montre qui indiquait 11 heures moins 10.

— T'as raison. Il me faut un café… ou un cognac… lâcha-t-il dans un coassement plus rocailleux que d'habitude.

Ils s'éloignèrent à leur tour de la tombe béante et rejoignirent le reste du groupe. Quand ils furent parvenus à la sortie, Matiblout se retourna et attendit Mehrlicht.

— Capitaine, je partage votre peine en ce moment de deuil, croyez-le. Si vous voulez en parler, entre hommes, ma porte vous est grande ouverte. Parce qu'« on ne guérit pas les plaies en les léchant avec une langue de bois ».

Matiblout aimait citer les présidents de droite, et la phrase de Giscard lui avait semblé adaptée à la situation. Mehrlicht tenta de lui sourire. Le rictus qui en résulta ne parut guère convaincant. Le commissaire enchaîna :

— Vous faites bien de prendre ces quinze jours de congés. Mais ne restez pas à Paris, partez un peu…

— Je vais dans le Limousin. Ce soir.

— À la bonne heure ! Si vous voulez ajouter une troisième semaine, appelez-moi et je ferai le nécessaire. Reposez-vous !

— Merci, patron, souffla Mehrlicht

Ils se serrèrent la main vigoureusement.

Les deux inconnus saluèrent timidement le groupe de policiers. Latour à son tour s'adressa à Mehrlicht.

— Embrassez Mado pour moi, capitaine. Je vous appellerai dans la semaine, lui promit-elle en guise d'au revoir.

Le petit homme grimaça.

— Je transmets. Merci.

— Si tu as besoin de moi, Daniel, tu le dis et j'arrive tout de suite, assura Dossantos.

Mehrlicht le remercia sans vraiment comprendre en quoi son lieutenant tout en muscles pourrait l'aider, mais il savait que Mickael Dossantos était ainsi : loyal jusqu'à l'absurde.

— Merci. Gardez bien la boutique pendant que je roupille !

Puis, planté à côté de Carrel, il les regarda partir. Le groupe se dispersa alors assez vite, comme des moineaux apeurés s'éloignant de lui.

Vus du ciel, ils devaient plutôt ressembler à un vol de corbeaux.